

Extrait *Günter*, Nouvelle, éd. Jean-Pierre Huguet.

A force de chanter les mêmes airs, le disque dur de la vie de Günter s'était enrayé ; le désir fonctionnait toujours très fort en lui, plus fortement encore qu'autrefois, mais, « autrefois » était devenu le mot clé de son avenir.

C'est la musique inchangée des partitions qu'il retrouvait, maintenant, dans sa fin de carrière de baryton Martin, qui avait dû mettre en place dans sa tête, et du même coup, dans le déroulement de son existence cet effet de mise en boucle. Günter ne vieillissait plus. De contrat en contrat, il revivait ; sans doute, plongé dans l'euphorie insensée à vérifier sa maîtrise de la Traviata ou de Zanacsek, avait-il pris le goût dangereux de revivre. Entre deux villes, deux opéras, deux contrats, deux hôtels, quelques trajets de voiture ou d'avion construisaient le sas magique de son retour en arrière. Une fois l'opération de flash-back aboutie et rembobinés le film et le fil de sa vie, Günter ne réalisait plus que Palerme, Vienne, Bordeaux ou Paris étaient tout aussi faits de carton pâte que les décors où il évoluait avec une aisance de vieil habitué du spectacle lyrique. Sa mémoire excellente, qui lui permettait de graver toutes les dates de ses passages à l'opéra de Bordeaux par exemple, ne lui permettait pas pour autant de concevoir qu'il vivait une répétition différenciée. Bordeaux en 1947, 1955, 1986 et puis 1995 et maintenant en 2006, était devenu un non-lieu, bâti de loges, de coulisses de théâtre, de halls de gare et de chambres d'hôtel, dans lequel Günter, entre deux rêveries de voyageur, allait un instant vivre, avec vigueur encore, son rôle attitré de deuxième ténor.

Les décors de faux stucs, appuyés sur les vrais murs gris de l'opéra, comme des feuillets de livre oubliés à la lecture, meublaient son espace à lui, indépendamment du reste du monde. Et le feuilletage à l'infini des murs comme des événements de sa vie, ne lui permettait plus de saisir le noyau dur des choses. Günter évoluait dans l'épaisseur fictive de sa propre vie et à rejouer la Traviata, rejouer la vie de Günter.

Il ne concevait pas qu'une nouvelle partition puisse s'écrire et devenir un alignement de notes à déchiffrer pour la première fois, ou qu'une histoire sentimentale puisse encore lui advenir avec une femme « inconnue ». L'inconnu n'existait plus depuis longtemps pour Günter, courant après les contrats déjà chantés et les femmes déjà aimées, tout cela essaimé le long d'un réseau de voix parcourues. À peine acceptait-il, pour pouvoir communiquer avec ses amis qu'il revoyait de temps à autre, que la SNCF ou la Bundesbahn aient pu changer et que le TGV fasse défiler derrière ses vitres, des décors de vies immatériels, amalgamés encore plus vite, puisque

la vitesse à laquelle s'écrasaient les choses, était d'une fulgurance aujourd'hui de 350 kilomètres à l'heure.

Jamais sorti de ses rails, Günter enfilait des pseudos habitudes comme des habits de théâtre, pourtant un peu plus lourds et un peu plus poussiéreux à chaque fois.

Mais cela, seul l'accessoiriste pouvait le lui dire.

Il s'en rendait bien compte, lui, d'ailleurs, au fil du temps, de ce qui était arrivé à Günter : une entrée fortuite dans l'éternité. Il s'en rendait d'autant plus compte qu'il était rivé à sa boutique et à ses stocks, comme une vieille chèvre à son pommier. Lui, l'accessoiriste, il savait que ce nouveau printemps où les oiseaux reprenaient leurs chants n'était pas tout à fait le même que celui de l'année dernière et que les oiseaux n'avaient pas tout à fait la même irisation des plumes. Il avait la finesse du détail qui change tout. C'était d'ailleurs son métier.

Comme il savait rafistoler les choses jusqu'à un certain point, le point où il rédigerait un jour une note au régisseur pour l'avertir que le fauteuil du troisième acte d'Offenbach et du deuxième acte des Trouvères, ne résisterait pas à une dixième représentation et qu'il faudrait bien qu'il en achète un autre aux Puces de Bordeaux ou dans un « Vendez-vous-mêmes » de la région. Il savait aussi que ces brocantes étaient des stockages de vies finies et que remettre un accessoire en circulation n'était pas chose existentielle. L'obsession, qui caractérisait sa profession à outrance d'ailleurs, le mettait à l'abri des délires hystériques des chanteurs et il voyait bien que Günter ne tournait pas rond, ou plutôt tournait en rond entre Palerme, Vienne, Bordeaux et Lyon... et qu'il confondait l'accessoiriste de Marseille, remarié depuis vingt-cinq ans avec une chilienne, grand-père de trois petites filles brunes, tandis qu'il était accessoiriste depuis trente ans au théâtre-opéra de Bordeaux, en ménage avec Loulou qu'il avait sorti de la prostitution travestie narbonnaise, des saletés de filles telles les Réré et Gina et tant belle compagnie.... Parce que, bien sûr, en attendant l'appel irrémédiable du régisseur pour le deuxième acte des Trouvères ou le dernier acte de la Traviata, Günter et l'accessoiriste avaient eu tout le temps de se raconter leurs amours pour Anastasia et Loulou, Madeleine et Loulou, Claire-Charlotte et Loulou,...etc.

Et, si Loulou n'était pas sorti de la vie de l'accessoiriste de Bordeaux, pas plus que la dame chilienne de celle de celui de Marseille, Claire-Charlotte, Madeleine, Anastasia et les autres, s'étaient éclipsées ailleurs, dans d'autres vies, avec d'autres hommes que Günter ne voulait même pas imaginer. Il était toujours au centre, sous les feux de la rampe, tandis que l'accessoiriste,

anonyme, se tenait au bord, confiné dans ses dépôts ou revenant d'un magasin transposé vers la Garonne, en zone artisanale. Quant à la banlieue où Loulou avait fait construire un pavillon avec l'accessoiriste et qu'ils habitaient depuis vingt ans, elle n'était pas plus matérielle aux yeux de Günter que les paysages urbains collés derrière les vitres du TGV.